

N'abîmez pas vos cheveux

Dans un précédent article, j'ai indiqué quelques-unes des causes d'altération du cheveu et certaines pseudo-maladies de la chevelure qui, en réalité ne sont autre chose que le résultat d'imprudences ; le sujet est loin d'être épuisé cependant et mérite de retenir encore votre attention.

Il est en effet curieux de constater que, par négligence, ignorance ou coquetterie, la femme fait subir à sa chevelure des opérations qu'elle se garderait d'imposer à n'importe quel autre tissu vivant ou mort. En effet, qu'il s'agisse soit de la peau, soit d'une éponge, il ne vient à l'esprit de personne de les mettre en contact avec des corps portés à une température élevée ou de multiplier sur leur surface, les applications de substances corrosives.

Mais, contrairement aux cheveux, la peau est sensible et porte les traces apparentes des brûlures, les altérations des élastiques apparaissent rapidement, et l'expérience met un terme aux imprudences ; quand il s'agit de la chevelure l'expérience ne semble au contraire pas profiter, on préfère mettre sur le compte de maladies hypothétiques ce qui est tout simplement la conséquence de l'inobservation des règles les plus élémentaires de la propreté.

Les teintures doivent être appliquées avec discernement

Toutes les teintures sont nuisibles au cheveu et portent atteinte à sa vitalité ; voilà qui ne va certes pas faire plaisir aux coquettes en mal de transformation ; mais disons tout de suite, pour les rassurer, que toutes les teintures ne sont pas également nocives et que leur mode d'application joue un rôle également important dans la détermination des altérations de la chevelure.

Et tout d'abord, le henné, qui vous vient d'Arabie et qui sert depuis longtemps aux femmes de l'Orient pour teindre, non seulement leurs cheveux, mais encore leurs paupières et leurs lèvres, le henné, il faut le savoir, est nocif pour les cheveux.

Une légère application de henné sur une chevelure brune ou blonde lui donnera une couleur plus chaude, avec des reflets dorés ; plus largement appliqué, la teinte tiendra sur le roux ; d'autres teintures sont encore employées et ce que l'on applique sous le nom de henné est bien souvent un complexe de teintures où le henné n'entre que pour une faible proportion.

Qu'il s'agisse de ces teintures complexes ou qu'il s'agisse du henné, les risques que l'on fait courir aux cheveux sont considérables et d'autant plus importants que l'on fait plus largement usage de ces produits et que l'on en répète plus souvent l'emploi ; teinture aqueuse, en effet, à lésion du cheveu et fragilité de celui-ci. Le dilemme est donc le suivant : garder sa chevelure sous l'aspect et la teinte données par dame Nature, ou bien modifier ceux-ci, mais alors courir le risque de perdre plus ou moins rapidement l'ornement dont est four-

ni notre cuir cheveu. Une femme avertie en veut deux à ce point de vue.

La décoloration des cheveux est une pratique dangereuse elle aussi

Décolorer le cheveu, c'est altérer un pigment ; on comprendra aisément qu'un tel but ne peut être atteint qu'en lésant la vitalité de l'organe. Voilà qui juge la décoloration.

Faillir, pour obtenir une teinture très égale, les « articles capillaires » commençant par débiter, en se servant d'une substance appelée communément la para et dont le nom complet, plus rébarbatif, est para-phénylène-diamine.

La chevelure est en effet, très décolorée, mais souvent aussi, en deux ou trois semaines, réduite de moitié dans le sens de la longueur, et ce n'est pas tout ; parfois aussi apparaissent des affections graves de la peau du cuir cheveu, des dermatites rebelles.

D'autrefois le procédé employé est différent : on commence par teindre fortement puis on décoloré à l'eau oxygénée de manière à égaliser la teinte.

Ces pratiques, il faut le savoir, sont extrêmement dangereuses pour le cheveu, et dans le cas de la para également, pour la peau du cuir cheveu.

L'eau oxygénée d'un emploi plus courant n'est pas exempte de dangers et, tout comme pour les teintures, les risques sont d'autant plus considérables que les doses employées seront plus importantes et leur application plus fréquente.

L'altération du cheveu par l'eau oxygénée est facile à constater ; le cheveu devient élastique ; en exerçant une traction sur son extrémité on le tire comme on ferait d'un élastique, mais, contrairement à celui-ci, la traction cessant, le cheveu ne revient pas à sa longueur primitive.

Autre conséquence de l'oxygénation abusive : les mèches sont, à leur extrémité, liguées, crépelues et ressemblent à du crin préparé pour le feutrage.

Ces lésions, d'ions-le, répondent à de sérieux abus de l'oxygénation ; des applications modérées n'altèrent que légèrement le cheveu, mais en matière de coquetterie, quelle est celle qui saura observer une juste mesure ?

Peut-on impunément chauffer ou triser les cheveux ?

Ici encore il s'agit de mesure : chauffer le cheveu jusqu'à coagulation des albumines, c'est s'ingénier à vouloir le détruire. Pourquoi donc traiter d'une façon différente les cellules de nos téguments et celles de nos phanères cutanés, pourquoi, en d'autres termes, s'ingénier à brûler ses cheveux, et pourquoi surtout s'étonner ensuite que le cheveu casse.

De toutes les trisures, la plus nocive est celle que l'on a qualifiée d'indétriable, d'électrique, car le plus souvent elle est faite à des températures plus élevées que le frissage ordinaire, ce qui entraîne une brûlure plus importante encore que le procédé ordinaire.

Quant au séchage du cheveu, au séchoir électrique par exemple, on comprendra que s'il n'atteint pas des températures élevées, il ne peut être dangereux pour la chevelure.

Dr A. WILLIAM.

LA MODE

Pour celles qui ne sont plus toutes jeunes

Il fut un temps où, dès qu'elle atteignait trente ans, la femme devait indiquer par une toilette particulière son entrée dans le bataillon des vieilles ; et tant pis pour celles qui ne se conformaient pas à ce pro-



lococle bien ennuyée sans doute : elles se faisaient mal juger.

Aujourd'hui, les élégantes ont à l'âge qu'elles paraissent ; mais leur rêve de garder une allure juvénile ne se réalise guère et elles doivent, à regret, abandonner, un peu plus tôt, un peu plus tard, si elles ne veulent paraître ridicules, certains styles de toilettes ne convenant qu'aux plus jeunes.

En général, la femme d'un certain âge gagne en élégance si elle s'en tient aux modèles classiques. Toutefois les innovations de Dame Mode qui lui seront favorables et son bon sens présideront à la sélection des nouveautés, mettant systématiquement à part toutes celles qui ne s'accrocheront pas avec sa silhouette, ou la nuance de son teint, ou la couleur de ses cheveux. Les robes enveloppantes ne sont pas la taille sont indiquées pour les femmes un peu fortes ; les panneaux diminuent les banches et l'abandon du bout de la jaquette amincissent le buste. Au contraire les manches flottantes, les jupes, les pélicanes doivent faire partie d'une toilette destinée à une taille mince. Nous avons croqué ici deux modèles qui

allaient à merveille à des personnes d'un certain âge. Le premier, une robe en reps marine et coupé en panneaux, ceux du dessous sont garnis de ganses de soie noire dessinant un écossais. Au corsage et aux manches, une bande de ganse forme un ornement gracieux. L'autre, un costume tailleur est élégant et sobre ; il est en gabardin taupé ; la ceinture piquée très bas est finement soulignée de noir. Les mêmes broderies de soutache enjolivent le col et les manches.



Pour les personnes ayant le cou assez haut, un collier de plumes noires ou violettes sera doux au visage ; écharpes et boas sont très appréciés et complètent délicieusement un costume d'été.

COUSINE MADELEINE.

Le Coin de la Cuisinière

ŒUFS EN MARMITE NORMANDE. — Mettez dans une casserole, persil, ciboules, échalote, le tout haché, un morceau de beurre mannié de farine, faites bouillir sur le feu un demi-quart d'heure, la sauce étant liée comme il faut, dressez sur le plat des œufs frais mollets, mettez la sauce dessus, poudrez avec de la chapelure, du pain bien fin, et servez très chaud.

COTELETTES DE CREVETTES. — Avec deux livres de crevettes épluchées, faites un bûche mêlé de mie de pain trempé dans du lait, sel, poivre, fines herbes et tout cru. Apâtez en forme de petites cotelettes et trempez-les dans des œufs battus. Faites frire dans du beurre très chaud. Adaptez de petits manchettes en papier frit et servez avec une sauce tomate légère.

45 degrés à l'ombre



— QU'EST-CE QUE VOUS ALLEZ PRENDRE AUJOURD'HUI ?
— ...COMME D'HABITUDE... LA CUITTE.

Le Bracelet

M. et Mme Boltin, qui avaient dîné chez des amis, aux Batignolles, regagnaient à pied le boulevard Arago, qu'ils habitaient. C'était un peu loin, mais ils avaient décidé de faire l'économie du métro ; ce serait une belle promenade.

Comme ils côtoyaient l'Opéra, Mme Boltin, au bord du trottoir, heurta du pied un objet qui roula avec un petit bruit. Leste, M. Boltin se baissa et s'en saisit.

— Mais c'est un bracelet !
— Comme il brille, Laissez-moi voir.

Dans le demi-clair, Mme Boltin examina sa trouvaille. C'était un bracelet en brillants, enchâssés dans du platine.

— C'est admirable, dit Mme Boltin un peu émue, ça doit valoir un prix fort.

— Certes ! Mais ne l'examinez pas comme ça. Quelque malandrin pourrait...

Il prit le bracelet, l'enveloppa, humide encore de l'eau du ruisseau, dans son mouchoir et le mit dans la poche intérieure de son veston qu'il boutonna.

— Ne le perds pas, dit Mme Boltin.

Elle lui prit le bras comme pour mieux défendre le trésor, et quand, surexcités soudainement, ils se furent remis en marche :
— Qu'est-ce qu'on va faire ?
— Il est minuit, dit M. Boltin, c'est un peu tard pour porter ce bracelet au commissariat de police... J'irai demain.

— La personne qui l'a perdu doit être désespérée, remarqua Mme Boltin.

Dame, un bijou de ce prix-là... Je ne m'y connais pas beaucoup, mais ça doit bien valoir treize mille francs.

— Oh ! tant que ça...
— Chez eux, ils examineront et évalueront à nouveau le bijou, qui leur parut plus splendide encore. Le bras étendu, Mme Boltin, le tenant du bout des doigts, l'agitait doucement pour en allumer tous les feux ; puis elle le mit à son bras où il n'y avait jamais de bracelet.

— Comme ça fait bien, sur ton poignet si fin, murmura M. Boltin.

— Quand je pense...
— Mais elle n'acheva pas sa phrase. Elle avait posé le bracelet sur la table. Elle pensait que bien des femmes moins jeunes et moins jolies qu'elle possédaient de tels bijoux. D'autres plus précieuses encore, et tout le luxe de la toilette et de l'installation qu'elle n'aurait jamais, — et que c'était injuste. M. Boltin comprit, il la regarda un moment en silence. Assise, ses cheveux à demi dénoués, la bouche plissée d'une moue chagrine, elle semblait devant ce bracelet, un enfant qui n'a pas de jouet, qui ne ose toucher à ceux des autres, et qui va pleurer. Il fut attendri, mortifié, irrité de lui avoir dit que cela lui allait bien, puis que cela n'était pas à elle.

— Ma pauvre chérie, lui dit-il doucement, si tu savais combien je suis désolé que ma vie mesquine d'employé ne me permette pas de te donner...

— Tais-toi... Elle s'était reprise, et riait, courtoisement. — Ce sont des enfantillages... Nous sommes si heureux...
— M. Boltin, très pris le matin, avait décidé que ce serait seulement en rentrant de son bureau qu'il porterait le bracelet au commissariat. Il reviendrait chez lui se munir du bijou et ferait, avec sa femme, certains courses importants.

Le lendemain, dès cinq heures, Mme Boltin, toute prête, attendait son mari. Elle avait placé le bracelet dans une petite boîte soigneusement ficelée. Elle songeait : « Si, par hasard, personne ne l'a réclamé, dans un an... »

Mais elle haussa les épaules : c'était stupide d'espérer cela.

M. Boltin arriva très animé.
— Il y a du nouveau ! Qui, au sujet du bracelet. On a posé des affiches. J'en ai vu ! Ah ! on s'est dépêché. Dame ! pour un objet de cette valeur... Et en plus, il paraît que c'est un souvenir... Bref, deux mille francs de récompense. Oui, deux mille francs à qui le rapportera. Hein ! c'est quelque chose ! Et devine qui l'a perdu : Mme Vanesse... Tu sais bien, la femme de Vanesse qui est colossalement riche. Ce n'est pas le mari, mais moi, certainement. Ce sera peut-être le point de départ d'une liaison très avantageuse... En tout cas, je m'estime très gracieux. Leur protection auprès de mon patron... et cet avancement que je devais avoir...
— Et les deux mille francs ? Oui, la récompense ; tu leur en fais cadeau ?
— Mais, Madeleine, voyons, ma dignité, notre situation... Et avec des gens que nous avons rencontrés chez mon patron... que nous reverrons peut-être... de quoi pourrions-nous l'air ? Que dirait-on ?... Et puis, pour nous-mêmes, notre dignité...

Voyons Accepter comme des chiffonniers ou des balayeurs qui ont trouvé... Elle haussa les épaules.

— Tu as des comparaisons charmantes. Mais je ne t'ai pas dit une seconde d'accepter toi-même...
— Tu veux y aller déguisée ?
— Tu es complètement fou ! Je ne veux pas que les Vanesse s'en tirent avec cinq, quatre francs de fleurs qu'ils m'envoient ! Je ne veux pas faire cadeau à ces gens qui sont archimillionnaires et, en plus, d'affreux mufles qui se moquent du lot de deux mille francs qu'ils offrent eux-mêmes et à juste titre. Ce bracelet qui vaut vingt fois plus, aurait sans nous, été écrasé, ou poussé dans l'égout, ou volé, — définitivement perdu enfin... Et deux mille francs, pour nous, c'est énorme ! Nous ne savons même pas où aller passer tout mois de vacances faute d'avoir un quel faire une location, et nous perdrons... Non, par exemple je vais purement et simplement envoyer Hermance reporter le bracelet.

— Hermance ? Mais elle est bien trop bêta. Elle bavardera...
— Elle n'est pas bête du tout. Elle a vite appris son service. Elle ne bavardera pas ! Elle remettra le bracelet, dira qu'elle l'a trouvé place de l'Opéra, donnera, s'il le faut, son nom et son adresse, touchera la récompense et ne soufflera pas mot de nous. Il ne sera pas possible d'établir le moindre rapport... Tu vas voir, je vais lui faire à l'égal de l'ancien Hermance...
— Je t'en prie, Madeleine, réfléchis... Mais Mme Boltin n'écoula plus. Hermance paraissait, en tablier bleu. Ronde et trapue, vigoureuse et lente, issue des régions du Centre où Mme Boltin l'avait, l'année d'avant, ramassée adolescente et ignorante de tout ce qui n'était pas le soin du bétail, elle regardait sur sa face lisse, dans ses yeux ronds, un étonnement plat de être à Paris et de n'en rien connaître que cet appartement étroit, son horizon de toits et de cheminées, et quelques rues. Car Mme Boltin, soucieuse de préserver sa candeur, la surveillait de près et la faisait coucher dans l'antichambre.

Elle écouta, paisible, les explications et les recommandations multiples et répétées. Une indications écrites des mètres qu'elle devait prendre lui fut remise.

— Vous avez bien compris, termina Mme Boltin. Vous avez vu ce bracelet ? Vous le reportez. On vous remet la récompense promise. C'est deux mille francs. Vous y avez droit. Et sous aucun prétexte, vous ne parlez de monsieur ni de moi... Ce sont des personnes envers qui monsieur a été trop bon et auxquelles il ne veut plus avoir l'air de rendre service. Alors pas un mot. Et vous pouvez compter, Hermance, alors c'est bien compris ?
— Oui, madame. J'y vais.

Ils attendaient : M. Boltin, troublé Mme Boltin, serene et discutant avec elle même sur l'emploi des deux mille francs...
— L'heure du dîner était, passée depuis longtemps quand Hermance reparut.
— Eh bien ? dit Mme Boltin. Les deux mille francs ?
— Je les ai pas, dit Hermance.
— Comment ? Pourquoi ? Vous avez eu la bêtise de leur laisser le bracelet sans qu'ils vous donnent les deux mille francs ?
— La dame a dit comme ça que j'étais trop jeune et que je me les ferais voler. Alors elle m'a signé un papier que j'ai lu, qu'elle les met pour moi à la caisse d'épargne... J'aurai le livret... Même que le monsieur a dit que c'était bien payé pour la chance de ramasser quelque chose... Mais, comme la dame a dit : « C'est rare, de nos jours, une honnêteté comme ça... »

Mais petite misérable, ce n'est pas vous qui avez trouvé...
— Ben, mais je pouvais rien dire puisqu'on m'avait défendu de parler d'ici... Et pis y a autre chose : j'ai m'en va en place là-bas. La dame, elle me prend avec des gages doubles d'ici, une chambre à moi, et pis le cinéma une fois la semaine, toujours rapport à l'honnêteté...
— Lassant la Mme Boltin, coiffée de colère, impuissante elle s'éloigna, placide, pour préparer ses paquets.

Frédéric BOUTET.

Les Millions du "LAURENTIE"

Le « Laurentie » est un grand paquebot qui portait une précieuse cargaison de 75 millions d'or en barres ; torpillé dans les parages nord de l'Angleterre, il réussit cependant à s'approcher assez près de terre et coula par des fonds de 36 mètres.

Le sauvetage devient de plus en plus difficile parce que le navire est éventré et les barres d'or plus ou moins enfouies dans le sable vaseux de la baie de Lough Swilly. On a déjà récupéré plus d'un million de livres et on espère arriver à sauver le reste. Un navire spécial, le « Racer », qui appartient à l'Armada britannique, va reprendre les opérations.

Les appareils de sauvetage sont très améliorés aujourd'hui ; actuellement, l'envoi d'air au plongeur par machine caoutchouée est automatique, mais peut être remplacé instantanément en cas d'avaries par le pompage à main.

Au moyen de puissants électro-soudeurs, on soude le fond et on amène à la surface des poids considérables, après les

Mœurs & Gens de Théâtre

ACCIDENTS COMIQUES

Le public, qui est séparé des acteurs par la rampe de lumière et tout le trompe-l'œil des décors et de la scène, ne perçoit généralement que ce qu'on veut bien lui montrer. Quelqu'un, néanmoins, par inadvertance ou par oubli, certains acteurs révélaient sans y prendre garde ce qu'on appelle les « dessous du théâtre » et ces maladresses sont toujours du plus amusant effet.

Voici quelques-uns de ces accidents comiques empruntés à l'histoire anecdotique du théâtre :

PETITES RECETTES

MOYEN DE RECONNAÎTRE LA FRAICHEUR DES ŒUFS. — Plonger l'œuf dans une dissolution de 125 grammes de sel de cuisine dans un litre d'eau. Si l'œuf est dur, il va au fond ; s'il est de la veille, il n'y atteint pas ; s'il a deux jours, il flotte dans le liquide ; s'il a cinq jours, il flotte à la surface et ressort d'autant plus qu'il est plus âgé. Ou le mettre, si la coquille est unie et translucide, l'œuf est frais. Les œufs frais sont clairs et pleins. Les œufs anciens sont moins clairs et on voit un vide à la partie supérieure.

CONSERVATION DES TOMATES. — Dans un bocal, rangez de belles tomates mûres à point, que vous aurez essuyées préalablement. Lorsque vous aurez rangé les tomates, vous y verserez un mélange de huit parties d'eau, une partie de vinaigre, et une partie de sel, de façon que toutes les tomates soient recouvertes. Vous verserez ensuite un ou deux centimètres d'épaisseur d'huile d'olive, et recouverez le bocal d'un parchemin. Les tomates se conserveront longtemps par ce procédé.

Carnet du Pêcheur

BONNES RECETTES. — Les pêcheurs hollandais, très experts en fait de pêche à la ligne, emploient un appât fort simple. Ils remplissent une bouteille en verre clair avec un peu d'eau et y mettent des vers et des insectes, puis la ferment de façon qu'ils ne puissent s'échapper. La bouteille attachée à un corde, est jetée à l'eau ; quand elle repose sur le fond, elle est balotée par le courant, et son scintillement attire une foule de poissons, qui circulent évidemment autour ; les animaux, attirés, entrent dans la bouteille, et recouvrent le bocal d'un couvercle, qu'ils mordent à l'envi à l'ameçon qu'on leur tend.

Au Louvre par 75° de chaleur

LE GARDIEN. — Dans cette salle, vous avez un magnifique Van Dyck, un admirable Van Ostade et un joli petit Van der Meulen !

LE VISITEUR. — Biles donc... Vous ne pourriez pas me conduire dans une salle où il y aurait un délicieux petit vent... du Nord ?

Nos Contes-Cinéma



MARCEL TERRASSANT LE TRAITRE, LUI ARRACHA LE PLAN QU'IL AVAIT VOLE (Photos Gaumont)

La jeune Marie aime Marcel Florat, son ami d'enfance, qui, de son côté, songe à l'épouser. Un jour, la ruine s'abat sur les parents de la jeune fille qui, pour les sauver, se sacrifie et épouse Georges Ancelle, un riche propriétaire colonial qui l'avait à plusieurs reprises demandé en mariage.

La veille de la nocce, Marcel Florat fait ses adieux à Marie et à sa famille et annonce qu'il s'en va dans les colonies où, depuis longtemps, dit-il, il avait l'intention de tenter la fortune.

Le mariage se passe sans incident. Marie, vement blessé au cours d'une chasse aux grands fauves, il meurt quelques jours après.

Georges Ancelle, qui, géographiquement, la jeune femme accout avec son enfant vers le chevet où gît Georges Ancelle, elle n'arrive hélas, que pour conduire son mari à sa dernière demeure. Marcel Florat assiste aux funérailles.

L'enterrement terminé, Jacques Dumont qui vient d'apprendre que son banquier est ruiné, songe à refaire sa fortune.

Il a trouvé dans les papiers de son associé un plan établi par Georges lui-même et dans lequel il est indiqué l'emplacement de la cachette où se trouve l'argent appartenant au défunt.

Dumont s'empare du plan et cherche à retrouver Marie dans le but de garder l'argent. Mais la manœuvre est heureusement déjouée par Marcel Florat qui, après de longs efforts, aidé par Marie, réussit à reconquérir le plan et à confondre le peu scrupuleux associé de Georges Ancelle.

Les épreuves pour la jeune femme ne sont cependant pas terminées car le trésor qui lui appartient, se trouve dans un endroit écarté où pullulent les fauves.

Couragement, Marcel Florat et Marie, partent à la conquête de la fortune, mais c'est seulement après une lutte féroce avec une panthère que Marie parvient enfin à rentrer en possession de ses biens.

Le retour s'effectue alors sans encombre et Marie peut enfin, toujours protégée par Marcel Florat, regagner la France où elle songe à mener une vie calme et paisible auprès de son bébé.



MARIE SOUFFRANT HORRIBLEMENT A LA PENSÉE QUE CELUI QUELLE ADMIRAIT PENSAIT SI LOIN D'ELLE.

Le mariage a lieu et, au bout d'un an, un gentil bébé vient apporter la joie dans la jeune ménage.

5 ans se passent, Georges Ancelle est parti seul dans ses plantations de l'Afrique du Nord qui dirige son associé, un certain Jacques Dumont.

A peine arrivé en Afrique, Ancelle est grièvement blessé au cours d'une chasse au grand fauve. C'est au cours de cette prise de vue que la célèbre actrice, Berthe Daxman dans le rôle de Marie Ancelle, fut grièvement blessée par une panthère, fut grièvement blessée par une panthère.

L'opérateur a pu filmer la lutte de Marie et Berthe Daxman avec l'animal dont les instincts sauvages s'étaient révélés à la vue du sang.

Un Incident tragique